Le bouddhisme engagé

Du même auteur

Les Fleurs du vide
Anthologie du bouddhisme sôtô zen
Grasset, 1995

Guide du zen
LGF, 1997

Larousse des religions
(en collaboration)
Larousse, 2005

Les bouddhas naissent dans le feu
Seuil, 2007

Le bouddhisme n'existe pas
Seuil, 2011

Éric Rommeluère

Le bouddhisme engagé

Éditions du Seuil
25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

ISBN 978-2-02-110535-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Depuis que l'espèce humaine est apparue sur cette Terre, nous l'avons abondamment exploitée. On dit que 99 % des ressources mondiales proviennent du milieu naturel. Nous sommes en train d'épuiser la Terre. La Planète nous a prodigué d'infinis bienfaits, mais qu'avons-nous fait pour elle ? Nous ne cessons de la mettre à contribution mais sans jamais rien lui donner en retour. Nous n'avons jamais de pensées aimantes ou protectrices envers elle. Chaque fois qu'un arbre ou une plante quelconque pousse, nous l'abattons. Nous nous disputons la moindre parcelle de terre. Le cycle ininterrompu de guerres et de conflits pour se l'approprier continue de sévir. Somme toute, nous n'avons pas fait grand-chose pour la Terre. Le temps est venu où la planète se fait menaçante, le moment est venu où elle nous abandonne. Elle est tout près de nous maltraiter et de nous abandonner. Si elle nous délaisse, où pourrons-nous vivre ?

Orgyen Trinley Dorjé, XVIIe karmapa, décembre 2007.

Préface

Notre vie est un immense défi à comprendre ce que nous sommes, des êtres humains à la fois fragiles et puissants, tantôt joyeux et tantôt désespérés ; un immense défi à entendre nos frères qui un jour s'aiment et l'autre s'entretuent ; un immense défi à apprécier un monde merveilleux et pourtant si sauvage et violent.

D'autres défis surgissent en ces temps incertains. Aujourd'hui, un milliard cent mille personnes n'ont pas d'accès à l'eau potable. Chaque jour, vingt-cinq mille personnes meurent de faim. En 2050, la population mondiale dépassera neuf milliards d'individus alors que nous sommes aujourd'hui un peu plus de sept milliards. Au même horizon 2050, deux cent cinquante millions de personnes auront migré du fait des incidences directes ou indirectes du réchauffement climatique. En 2100, la moitié des espèces animales auront vraisemblablement disparu de la surface du globe. Nous connaissons tous peu ou prou ces chiffres démesurés et tant d'autres encore. Journaux et magazines relaient les chiffres et les superlatifs dans une inflation dont on ne sait distinguer si elle relève d'un heureux réveil des consciences ou d'un nouvel effet de dramaturgie dans le spectacle que la société se donne à

elle-même. Nous ne savons plus que penser, que dire, que faire dans un monde où l'agir paraît de plus en plus difficile, saturés que nous sommes de complexité. L'homme de ce nouveau siècle est confronté à une nouvelle question, non plus penser l'individu et le collectif, la grande question qui agita l'Occident moderne du XVIIIe au XXe siècle, mais bien l'articulation du simple et du complexe. Nous sommes, chacun, l'un de ces sept milliards d'individus mis au défi par la complexification croissante du monde et l'ampleur des tâches à venir.

Notre champ d'action paraît pourtant bien limité. Finirons-nous par agir ou par renoncer ? Tel est le dilemme. Mais nous n'avons pas l'âme tourmentée de héros grecs antiques. Nous sommes des êtres ordinaires, de simples hommes et femmes de bonne volonté. Alors, dans l'ordinaire des jours, nous faisons comme si, ou tout au moins nous faisons ce que nous pouvons ou ce que nous croyons pouvoir faire à notre mesure. Notre véritable puissance s'exprime-t-elle là encore ? Certes, nous nous sentons concernés, par l'écologie, par un monde meilleur et solidaire, mais n'est-ce pas un peu trop abstrait ? Aujourd'hui même, nos pensées, nos gestes ne pourraient-ils être autrement plus libres, plus chantants et plus rayonnants ? Ne pourrions-nous imaginer, non pas de nous adapter aux changements actuels, mais d'*être* individuellement et collectivement le changement ? Ne pourrions-nous inventer de nouveaux exercices pratiques pour retrouver du champ et de la puissance ?

Ce livre aborde ces questions dans une perspective bouddhiste. Le bouddhisme n'est pas une abstraction, mais une exploration de l'humain. Dans leurs enseignements,

les Éveillés (les bouddhas) invitent les êtres à ne plus persévérer dans la semi-conscience qui sait sans vouloir savoir. Sans relâche, ils les convient à prendre congé des compromis et des faux-semblants, à ne plus différer leur écoute et leur clairvoyance. Comment penser leurs instructions dans le contexte des multiples crises qui bouleversent désormais notre quotidien ? Pourraient-elles offrir des clés de compréhension ainsi que des outils et des méthodes pour y répondre ? Aujourd'hui même, la question peut encore faire débat. Pour quelques-uns, une minorité, la réponse ne peut être que négative, la vocation du bouddhisme serait d'ordre spirituel, il ne peut (variante : il ne doit) offrir de réponse qu'aux seules crises personnelles. Pour les autres, au contraire, l'invitation des Éveillés à transfigurer les émotions, les sentiments et les perceptions nous engage nécessairement à prendre soin du monde. Le Bouddha Shâkyamuni appelait cette Terre Sahâ, ce qui signifie en sanskrit, l'ancienne langue sacrée de l'Inde, « le monde d'Endurance ». Il contemplait la foule des êtres confrontés aux difficultés, aux souffrances, à la maladie et à la mort qu'ils devaient tour à tour endurer. Pour eux, il n'aspirait qu'à transformer ce monde Sahâ en une Terre rayonnante de beauté.

Depuis plusieurs dizaines d'années, un mouvement informel se trouve à la pointe de cette vision. Des bouddhistes de toutes traditions se reconnaissent dans un vaste mouvement connu sous le nom de *bouddhisme engagé*. Cette dénomination résonne comme une profession de foi : l'exercice de la voie du Bouddha, loin de se limiter à une pratique personnelle ou intimiste, réclame d'investir de nouveaux horizons afin d'apporter des réponses concrètes aux défis contemporains. Quelques figures internationales

se sont détachées par leur stature et leur destin personnels, qu'il s'agisse du maître vietnamien Thich Nhat Hanh ou du XIVe dalaï-lama. Les enseignements multiséculaires dont ces moines sont les héritiers ne forment pourtant pas une doctrine sociale, économique ou politique. Ils n'ont d'ailleurs pas vocation à régir des institutions sociales ou politiques. Mais aujourd'hui, prendre soin du monde exige des explorations inédites. Être humain sur la Terre, autrement dit être pleinement responsable de notre humanité au sein de la biosphère[1], ne peut plus ignorer ceux que nous ne verrons jamais, ceux qui vivent au loin sous d'autres cieux, et même ceux qui ne sont pas encore nés[2]. Tel est le défi que relèvent ces bouddhistes engagés.

Ce livre est animé par la conviction que l'enseignement du Bouddha *est* un engagement. Il examine ce que peut signifier une telle équivalence. Évidemment, il ne fait pas œuvre novatrice car nombreux sont les disciples du Bouddha qui pensent, œuvrent et agissent déjà, les uns dans l'ombre, les autres dans la lumière, peu importe. Au moins devrais-je mentionner Jean-Paul Ribes, infatigable soutien de la cause tibétaine, son épouse Anne Ribes, qui jardine avec ceux qui souffrent[3], ou encore Michel Dubois, l'enseignant zen qui s'exerce à servir les plus démunis. Leurs engagements m'inspirent depuis de longues années.

Éric Rommeluère, le 8 décembre 2012

Les Éditions du Seuil et mon éditrice, Elsa Rosenberger, m'ont soutenu et accompagné tout au long de cette écriture. Pascal de Rauglaudre a relu le manuscrit, ses suggestions et ses remarques furent précieuses. Daniel Roche a corrigé les traductions de l'anglais. Enfin, Marie Lemelle-Ligot des Éditions du Seuil s'est toujours montrée disponible. Qu'ils soient ici remerciés.

Première partie

1. L'amour et la compassion

Le Bouddha Shâkyamuni enseigne l'universalité de *duhkha*, un terme sanskrit souvent traduit par « souffrance », mais qui embrasse plus sûrement des sentiments comme l'insatisfaction, l'insécurité, la frustration ou la peur. Son analyse est psychologique et phénoménologique : la vie est un processus sans cesse renouvelé où, à tout moment, l'existence peut s'effondrer malgré son apparente solidité. Notre identité se construit en masquant la fragilité et l'irréductible nudité de l'être ; cette occultation produit une angoisse existentielle, le plus souvent inaperçue, qui nous étreint au plus profond de nous-mêmes. La volonté de maîtrise, nombre de comportements, les habitudes du quotidien sont autant de stratégies inconscientes pour tenter de sécuriser ce qui ne peut l'être. L'éveil, tel que l'entend le Bouddha, n'est rien d'autre que le dévoilement de la nudité et de la fragilité, son acceptation joyeuse et, par là même, le dénouement de l'angoisse en cette vie ; le *dharma*, son enseignement, désigne un ensemble de dispositifs thérapeutiques destinés à rompre les processus qui alimentent l'angoisse existentielle [4].

Dans cet enseignement, l'éloge de l'amour et de la compassion retient particulièrement l'attention. Les

Écritures bouddhistes discutent abondamment d'une tétrade, « les quatre illimités », que le disciple développe dans sa pratique, à savoir l'amour, la compassion, la joie et l'équanimité. Une métaphore traditionnelle traduit la spécificité propre de chacun de ces sentiments : l'amour est comme celui d'une mère qui se soucie du bien-être de son enfant ; la compassion, comme celle d'une mère qui souhaite la guérison de son enfant malade ; la joie, comme celle d'une mère qui se réjouit des succès de son enfant qui grandit ; l'équanimité, comme la tranquillité d'une mère, encore, qui n'est plus inquiète pour son enfant une fois qu'il est devenu adulte. L'association des quatre illimités fonde une stratégie de l'antidote. L'amour répond à la malveillance ; la compassion à la méchanceté ; la joie à la tristesse ; l'équanimité à l'attachement.

Chaque sentiment se doit d'être « illimité » pour embrasser la foule des êtres. Mais aimer ses ennemis comme soi-même ne va pas forcément de soi. Le disciple du Bouddha doit donc s'exercer sans relâche afin d'élargir le cercle d'inclusion, depuis l'amour qu'il se porte à lui-même jusqu'à aimer l'être le plus étranger, le plus vil, sans que jamais un quelconque sentiment d'animosité ou de colère ne surgisse. Il médite sur les avantages et les désavantages de l'amour, il voit en son ennemi le père ou la mère qu'il a sûrement été dans une vie passée. L'équanimité clôt la liste ; elle embrasse les trois autres sentiments qui peuvent être encore subtilement inclinés : on aime l'un plutôt que l'autre. Car il s'agit d'avoir la même disposition envers son ami qu'envers son ennemi. Dans cette perspective, l'amour d'autrui ne s'oppose pas à l'amour de soi, l'un ne se substitue pas à l'autre et l'équanimité les unifie tout autant. Les quatre illimités présentent un double aspect,

à la fois comme disposition et comme action (comme tout sentiment d'ailleurs : j'ai peur, tout mon être tremble *et* je m'enfuis – ou j'attaque, tout dépend justement de ma disposition). Dans les formulations du bouddhisme ancien*, l'accent porte plus sur la disposition que sur l'action ; les quatre illimités sont d'ailleurs souvent qualifiés de « pensées illimitées ». L'attitude mentale prévaut sur l'acte puisqu'elle le colore et l'anime.

Hors de cette présentation quadripartite, le terme de *karunâ*, la compassion, est généralement associé aux exercices méditatifs dans les textes anciens. L'engagement aimant dans l'épaisseur du monde sera plus volontiers désigné par des termes comme *maitrî*, l'amour (pâli *mettâ*) ou encore par *anukampâ*, le souci**. Souvent cité, le *Livre de l'amour* (*Mettâ sutta*) de l'école theravâda est exemplaire :

> *Ainsi qu'une mère au péril de sa vie surveille et protège son enfant unique, ainsi avec un esprit sans entraves doit-on chérir toute chose vivante, aimer le monde en son entier,*

* Le terme collectif de bouddhisme ancien est une appellation commode pour désigner les premières écoles indiennes. « La Voie des Anciens » ou theravâda qui prospère depuis de nombreux siècles dans l'ensemble du Sud-Est asiatique (Birmanie, Cambodge, Laos, Sri Lanka et Thaïlande) représente le dernier rameau survivant de ces écoles. L'ensemble des traditions indo-himalayennes et extrême-orientales est issu d'un bouddhisme réformé connu sous le nom de Grand Véhicule. *Cf.* page suivante.

** Les termes sont donnés en sanskrit avec quelquefois leur équivalent en pâli, la langue scripturaire de l'école theravâda, proche du sanskrit. *Dharma* est une forme sanskrite, *dhamma*, une forme pâlie.

> *au-dessus, au-dessous et tout autour, sans limitation, avec une bonté bienveillante et infinie*[5].

La Voie de la Grandeur, ou plus littéralement le Grand Véhicule (*mahâyâna*), est un mouvement de réforme qui apparaît en Inde en marge des anciennes écoles bouddhistes au tout début de l'ère chrétienne pour s'épanouir ensuite dans un foisonnement d'écoles par-delà l'Himalaya et dans tout l'Extrême-Orient, du Tibet au Japon. Cinq siècles après la mort du Bouddha, ses adeptes entendaient restaurer ses enseignements à leurs yeux corrompus[6]. Ils reprirent et explorèrent les grandes idées-forces de ses instructions, souvent avec de nouveaux éclairages. Amplifiant et dépassant le cadre des quatre illimités des anciennes écoles, la Voie de la Grandeur fait ainsi du souci du monde le principe directeur du *dharma*, il est la clé qui ouvre en grand la porte de l'éveil. Explicitement associé à *karana*, l'agir, le terme de *karunâ*, la compassion, prend une tout autre ampleur. Ce rapprochement sémantique permet, selon un procédé exégétique courant de l'Inde ancienne, d'en renouveler la signification : le souci doit provoquer un agir aimant en ce monde[7].

Dès les origines, la communauté des disciples du Bouddha était quadripartite, composée de moines, de moniales, de fidèles de sexe masculin et de fidèles de sexe féminin. Les moines auxquels tout travail était défendu, toute possession interdite hormis quelques ustensiles, offraient leurs enseignements ; les laïcs, en retour, entretenaient la communauté monastique selon une logique de dons réciproques. Les adeptes de la Voie de la Grandeur, les « êtres d'éveil » ou *bodhisattvas*, ne forment

cependant pas une nouvelle et cinquième catégorie qui se rajouterait aux quatre autres. Seule l'aspiration à l'éveil et à l'amour-compassion fait le *bodhisattva*, indépendamment de son statut religieux. Le moine et le laïc ne sont plus simplement engagés dans une relation de réciprocité, ils sont désormais alliés dans le projet affirmé d'un don sans retour, leur regard aimant résolument tourné vers la foule des êtres. Un passage de cette littérature est exemplaire :

> *Le* bodhisattva *Avalokiteshvara s'adressa au Bouddha et lui dit : « Ô Vénéré du monde, un* bodhisattva *ne devrait pas étudier beaucoup d'enseignements. Ô Vénéré du monde, si un* bodhisattva *reçoit et préserve un seul enseignement, s'il connaît bien un seul enseignement, l'ensemble de tous les autres enseignements du Bouddha se tiennent naturellement dans sa main. Ô Vénéré du monde, quel est ce seul enseignement ? C'est la grande compassion. Si un* bodhisattva *pratique la grande compassion, l'ensemble de tous les enseignements du Bouddha tiennent au creux de sa main*[8]. »

Dans l'existence ordinaire, l'amour et la compassion ont déjà de positives valeurs. Mais ces sentiments doivent être épurés de leurs formes élémentaires comme la pitié et la commisération. L'amour-compassion n'attend ni ne juge, comme l'est subtilement une forme de pitié qui ne voit que le pitoyable et le misérable, pas plus qu'elle ne se confond avec la tristesse. La grande compassion, enfin, à laquelle les *bodhisattvas* aspirent n'est pas comprise comme un affect réactif, elle est un pur jaillissement. Pour les bouddhas et les êtres les plus accomplis, la